

Méca, Le Cadran Ligné, 2016
Mottes mottes, Le Grand Os, 2009, collection Lgo // rééd. 2018
Traits et vanités, Le Grand Os, 2009, collection Qoi

BIBLIOPHIE

MIDIMINUIT POÉSIE #18

FESTIVAL
POÉSIES / MUSIQUES
ARTS VISUELS / DANSE
10 AU 13 OCT. 2018

Vendredi 12 oct.

•13h à l'île de Versailles : Lecture et danse improvisée avec Olivier Normand (danseur).

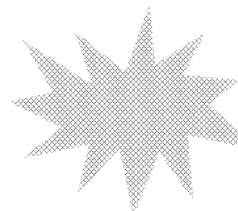
Samedi 13 oct.

•14h15 au lieu unique, scène Foyer Haut : *Méca*, lecture-concert avec Stéphane Barascud (guitare). Présentation : Roland Cornthwaite.

Questions à **Ana TOT**

Poète, Ana Tot a publié trois livres de poésie, triptyque «organo-mécanique» aux éditions du Cadran Ligné et Le Grand Os.

Rencontre-dédicace le samedi 13 oct. à 16h15 à l'espace Librairie, Atelier 1, le lieu unique.



Le titre *Méca* est-il un inversement des syllabes de « camé », une abréviation pour mécano, mécanique, mécanisme ? Lui-même, alors, évocation d'un jeu de construction ? Du jeu mécanique et poétique entre les mots dans vos textes ?

Oui à tout ! Le livre *Méca* est le deuxième volet d'un triptyque dit « organo-mécanique » (dont le premier, *Traités et vanités*, aurait pu s'appeler simplement *organo*). *Méca* est en effet l'abréviation de mécanique ou mécano, le langage comme mécanique discursive... Quant à « camées », le sous-titre, au-delà du jeu de mots, c'est une évocation de ces portraits en relief éponymes, le livre pouvant être vu comme une suite d'autoportraits, une autofiction impersonnelle et langagière (« autofission » était d'ailleurs un sous-titre envisagé). « Méca » c'est aussi l'anagramme de « acmé », ce point extrême d'un propos ou d'une situation... Enfin, c'est le personnage « A », le « mec A » (en opposition à B, son double). Ou n'est-ce pas encore, tout simplement, le féminin possible de « mec » ?

« Le livre se veut un petit clin d'œil critique à l'obsession identitaire contemporaine. »

Les faux titres en fin de pages sont-ils une sorte de synthèse ? Une reprise du mot ou de l'idée la plus importante ? La fin de la phrase inachevée ?

Les titres sont dûs au hasard, n'étant que le ou les derniers mots des textes, surtout pas une synthèse ni la reprise d'une idée. Dans un autre sens, le mot « titre » fait écho à l'identité et aux papiers officiels : titre de séjour, titre de propriété, etc. On dit aussi « à quel titre ? » (encore l'identité). Le livre se veut un petit clin d'œil critique à l'obsession identitaire contemporaine. Comme titres, ce sont des imposteurs, mais assumés. Ils doivent mentir, égarer. Ce sont des légendes, voilà pourquoi ils sont au bas du texte, ils sont là pour la galerie, comme les légendes accompagnant les tableaux peuvent faire dire aux images ce qu'elles veulent. Faux titres, absence de majuscule au début des textes, alignement sur le bas qui les fait commencer pour certains en milieu de page, tout cela sans doute pour signifier que ces textes n'ont pas de véritable commencement, ni de vraie fin, que ce qui se dit veut rester ouvert par le bas comme par le haut, et surtout ne pas être assigné à une identité, à un « titre »...

En faisant des recherches j'ai remarqué que vous écriviez sous plusieurs pseudonymes : pourquoi ?

Pour être « nous », pour faire nombre, pour être plusieurs ; pour être l'autre, le « tu », le « il », le « elle » ; nous qui dans la (vraie) vie sommes condamnés à être un et toujours le même. « La poésie doit être faite par tous, non par un seul » écrivait Lautréamont. Donc pour sortir du « moi-je ». Mais est-ce un choix ? Je n'ai pas choisi d'être Ana Tot. De même, à sa suite, plusieurs hétéronymes, plutôt que pseudonymes d'ailleurs, pour reprendre l'expression et l'univers de Pessoa, se sont imposés. Le moi a plusieurs noms, qui tous sont « d'autres » noms.

Vous vous adressez à un « tu » indéfini, celui-ci est-il censé être incarné par le lecteur ?

La nature du « tu » n'est-elle pas d'être indéfinie ? Impossible au lecteur, à mon avis, de s'incarner dans ce « tu » qui sera toujours

l'autre. En même temps, le « tu » s'adresse d'abord à soi, auteur/lecteur de ce qui s'écrit : « Hé, moi ! C'est à toi que je parle ! » (p. 42). Tu, comme miroir du je. Ici, le tu est le plus souvent masculin, car c'est à l'autre, même intérieur, que s'adresse le je, souvent féminin. Mais ce ne sont, là encore, que des identités mouvantes, interchangeables. Ce tu (pronom) c'est aussi le tu du verbe taire. Parler pour ce qui est tu : « Tu m'as mis les mots, tu dis, dans la bouche » (p. 27). La dernière partie de *Traités et vanités* s'étourdissait de ce « je » qui permet au lecteur de devenir pierre ou vase ou oiseau. Lorsqu'on lit la phrase écrite : « je suis une pierre », est-on pour autant réellement une pierre ? Un des exergues de *Méca* vient d'une affiche de toilettes publiques : « Je suis une balayette, je sers à nettoyer la cuvette », lorsque je prononce cette phrase, je suis en train de mentir ! Non, je ne suis pas une balayette, non je ne sers pas à nettoyer la cuvette ! Mais oui, peut-être, grâce à l'écriture, la balayette parle enfin, parle à travers moi. Ou alors, à l'inverse, ce qui est vraiment tu (tué ?) quand on parle, c'est peut-être cet autre, ce « tu » indéfinissable, non-identifiable, inassignable... et c'est peut-être aussi bien comme ça, pour éviter de devenir des balayettes...

Vos textes ont un rythme singulier, remplis d'allitérations et de jeux de mots, cela implique-t'il une lecture à haute voix par le lecteur ? En les écrivant, avez-vous eu une idée de mise en scène ?

La haute voix a toujours été présente, avant même d'en prendre conscience et même quand l'écriture est silencieuse. Quant aux lecteurs, je n'en sais rien. Certains ont pu dire que mes textes donnaient envie d'oraliser. Pourquoi pas, puisque c'est le cas pour moi ! Des idées de mise en scène, j'en ai plein. Ou plutôt des intuitions qui tendent toutes plus ou moins vers le même type de dispositif, un peu à la manière de *La classe morte* de T. Kantor, mais où les personnages seraient remplacés par des voix ou des « discours » et qui pourraient donc être proférés indifféremment par tel ou tel récitant. Par le passé, plusieurs de mes textes ont été mis en scène et joués par une compagnie de danse-théâtre dont j'ai été un membre actif. J'ai donc pu y expérimenter certaines de mes idées comme celles des autres. Cela étant, ce n'est pas mon domaine et je n'écris pas pour la scène.

« Le propre de la pensée devrait être de renverser les hiérarchies établies... »

Vos textes sont des développements de pensées parfois anodines, parfois philosophiques...

Le propre de la pensée devrait être de renverser les hiérarchies établies... L'important c'est de penser, et si possible en actes, peu importe l'objet. Tout peut éveiller un questionnement, et surtout l'anodin, l'habituel, le quotidien, l'usé – qu'on ne voit plus et qu'on n'interroge pas parce qu'on l'a sous les yeux. Pareil pour le langage, le « prêt-à-parler », expressions toutes faites, tics de langage, proverbes, dictons, expressions de la « sagesse populaire »... des choses que j'adore car toute une histoire de la pensée, sédimentée, y affleure, concentrée à même la surface. Si philosophie il y a, elle est « brute », comme on parle d'un « art brut ».

Propos recueillis par Léa Lemercier
accompagnée de Guénaël Boutouillet, critique littéraire
et Guillemine Patin, enseignante de français.

